

François Jullien

Raviver de l'esprit

en ce monde

**Un diagnostic
du contemporain**

L(Éditions de)bservatoire

Raviver de l'esprit
en ce monde

Ouvrages de François Jullien
parus aux Éditions de l'Observatoire

De la vraie vie, 2020.

Ce point obscur d'où tout a basculé, 2021.

L'incommensurable, 2022.

Moïse ou la Chine, 2022.

Rouvrir des possibles, 2023.

La transparence du matin, 2023.

François Jullien

Raviver de l'esprit

en ce monde

Un diagnostic
du contemporain

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-3002-1
Dépôt légal : 2023, septembre
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2023
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

I. D'un clic

1. Un si petit mot – à peine un mot – règle désormais nos vies entières : un « clic ». « D'un clic », je dirige et je dispose. L'onomatopée ne fait même plus, comme jadis, entendre le bruit d'un claquement ; elle commande en silence à l'ordinateur : je clique sur l'écran, sur l'icône, et tout, d'un coup, apparaît : tout aussitôt se réalise. Y a-t-il geste plus simple, mais qui soit plus magique ? D'un clic, on atteint sans attendre, apparaît soudain sur l'écran le résultat escompté et cette automaticité est merveilleuse. Car « cliquer » n'est même pas appuyer, la pression du doigt est la plus légère, elle est égale et sans insistance : je n'éprouve plus sous la main, venant du monde, de résistance. Et même, tout s'opérant à proximité, entre le doigt et le clavier, il n'y a plus à franchir de distance ou d'opacité. L'homme enfin n'aurait plus à faire ce qu'il a fait depuis la nuit des temps : à *faire effort*. Car le geste est minimal, à peine esquissé, je ne fais qu'effleurer la touche : il

Raviver de l'esprit en ce monde

n'y a même plus à enfoncer, donc de force à dépenser, l'intensité est minimale. Il n'y a même plus de bouton à tourner, comme pour régler le niveau du son ou du chauffage : « Vous n'avez qu'à cliquer », du bout du doigt, et l'effet suit de lui-même. N'a-t-on pas su capter enfin – et canaliser – l'immanence dispersée naguère encore dans tant de rouages et de processus, mais désormais soumise à mon gré ? Il n'y aura donc plus à chercher, à viser, ou même seulement à projeter. L'obtention est quasi immédiate et tout ne fait toujours qu'obtempérer, il n'y aura même plus à souhaiter ou espérer. Et même qu'ai-je besoin encore de « volonté » ?

« Cliquer » est par là même le verbe de notre contemporain. En outre, il s'associe à d'autres formant réseau. Cliquer d'abord va avec « cocher ». Or, quand on coche, on n'a plus à écrire et exprimer : les cases sont prêtes, prédisposées ; autrement dit, les choix sont faits, en tout cas sont cadrés : le système des possibles est pré-déterminé. Où serait encore mon initiative ? Ou bien l'autre de « cliquer » est « zapper ». Je clique pour garder ou bien je zappe : ou je retiens ou je laisse aller. Il y a beau temps que zapper ne signifie plus seulement passer d'une chaîne de télévision à l'autre (*to zap*) et ce verbe donne sa forme générale – comme son allure – à notre temps. Dès que cela ne m'intéresse plus, je *zappe*. Que je clique pour m'arrêter

D'un clic

et m'attacher ou bien que je zappe et passe à autre chose est désormais la seule alternative connue du dispositif, mais qui reste constamment ouverte : je peux passer à tout instant de l'un à l'autre. Mais, dans un cas comme dans l'autre, je reste dans l'instantané et le *réactif*. Ces emplois sont devenus symboliques de tout un comportement et même sans doute d'une nouvelle façon d'être de l'humain. Je ne patiente et ne persévère plus : dès que cela ne m'attire plus, je « saute ». On connaît tous cette baisse d'expérience : quand on se dérange pour aller au cinéma, à l'heure donnée, au lieu fixé, on regarde le film en demeurant tenu et tendu par lui, en continu, les yeux levés au loin dans l'obscurité concentrante. Mais quand c'est en restant chez moi et sur mon écran, dans cet étroit circuit qui ne me donne plus à me déplacer, dès que cela ne me plaît plus, je « zappe ». Or quelle en est la conséquence pour ce qu'on appelle d'ordinaire la « vie de l'esprit » ? – commençons d'avancer précautionneusement ce terme qui sera tout au long à reprendre et retravailler. Car si mon esprit aussi n'a plus comme critère que ce qui d'emblée le capte et temporairement l'arrête ? S'il ne va plus au-delà d'une première impression, se conforme aussitôt à mon impulsion et ne « creuse » pas davantage ?

On lisait cette affiche, en ce début d'hiver, dans les stations du métro parisien : « Vous êtes à un

Raviver de l'esprit en ce monde

clic de vos prochaines vacances en Égypte ». Est-ce mon rêve qui serait enfin mis en image : vue du désert doré, des dunes et des pyramides ? « À un clic », c'est mieux encore qu'« à portée de main » : toutes les démarches sont désormais comprimées, réduites à ce léger toucher du clavier. Comme si ce petit geste suffisait à faire enjamber d'un coup le temps et l'espace, qu'il réussissait à nous transporter dans un autre monde. Le raccourci tendant à l'instantané, je pourrais « d'un clic » réaliser mon désir, car celui-ci s'y trouverait déjà complètement formaté – et même y a-t-il place encore pour du « désir » ? *Click and collect* : le clic est le coup de baguette magique de notre temps que nous répétons désormais à longueur de journée, sans même plus nous en étonner. Il n'y a plus à cheminer soi-même, par une démarche qui serait proprement la sienne, dans l'étendue et dans la durée : le « clic » dispense de la lente et longue médiation qui donne accès. Car, ce clic étant inscrit dans tout un agencement aménagé pour prédisposer ma conduite, il est d'emblée son résultat, le geste pré-commandé n'a plus ensuite à appeler de ma part ni de réflexion ni d'action. Plus de quête aventureuse et qui serait volontaire : le monde se gère sous mon doigt, dompté, discipliné, sans plus broncher. Et moi-même sans plus bouger.

D'un clic

Dans l'instant, à ma table et de mon fauteuil : le « monde » est soumis à mon clavier, celui-ci est devenu un tableau de bord, il n'y a plus de *dehors* à conquérir, il n'y a même plus de *différé*. De quoi qu'il s'agisse dans ma vie de tous les jours et de plus ordinaire – une commande, une demande, un achat, etc. – j'avance désormais, non plus de moment en moment, mais de clic en clic, télécommandé que je suis par le programme et ses algorithmes. C'est peu de dire que j'y suis « guidé », j'y suis plutôt conditionné et, n'ayant plus de marge de manœuvre, je n'ai pas plus à faire appel à ma pensée qu'à ma volonté : qu'est-ce qui, *d'un clic*, s'atrophie alors de ma capacité, dans ma relation au monde comme à moi-même, qui ne me laisse plus désirer ou même seulement imaginer ? Quel espace à la fois de creusement et de déploiement m'est retiré, non seulement au dehors, mais à l'intérieur de moi ? Or c'est là ce que personne n'a choisi, ce pour quoi personne n'a « voté », ce n'est là qu'un effet conséquent du marché, lui-même suscitant et précipitant l'invention, mais ne se prévalant, en fait, que de sa commodité – et qui fait que, bientôt, je n'aurai plus à pénétrer dans *rien* du « monde » ; et même que je n'aurai peut-être un jour, à travers tous ces « portails » successivement ouverts, plus *personne*, au bout du tunnel, à qui m'adresser.

Raviver de l'esprit en ce monde

2. Je peux d'ordinaire, par volonté, *résister à la commodité* : préférer monter à pied plutôt qu'utiliser l'ascenseur ; ou gravir la montagne au lieu de prendre le téléphérique. Mais dorénavant cette commodité m'est imposée : je ne peux plus me déplacer pour me rendre un jour quelque part, dans un bureau, me renseigner ; je ne peux opérer ma commande ou formuler ma demande que d'un clic et « sur Internet ». Déjà, quand je n'ai plus qu'à tourner le bouton pour régler l'intensité du son, la musique en est aplatie en même temps qu'elle est amortie ; en réglant au degré près la température, je m'installe dans mon confort, je ne sais plus rien du froid au dehors. Or c'est ce que ce *clic*, de nos jours, généralise : en cliquant, je reste définitivement chez moi, au propre comme au figuré : je n'ai plus à risquer et m'aventurer. Dès lors, qu'est-ce que je *rencontrerai* encore du monde ? Ou qu'est-ce qui du coup se nivelle de mon expérience, à la fois s'égale et s'uniformise : un clic fait entrer dans la même quasi-immédiateté, établit sur le même plan et comme étant du même ordre la commande d'un billet de train et l'apparition d'un ami par Zoom sur l'écran de l'ordinateur. Or les deux ne sont-ils pas – si discrètement que cela soit – *incommensurables* entre eux et que reste-t-il alors, dans ce cadrage, de son Visage ? Peut-on donc n'y pas prêter attention,

D'un clic

feindre d'ignorer ce si peu, si discrètement, mais qui change tout ?

Cette commodité du clic a donc son coût et son envers : non seulement le fastidieux du geste n'appelle plus aucune habileté, à l'opposé du piano n'exige plus de « doigté » et ne peut qu'être inlassablement répété. Mais, en outre, la montée du stress rôde toujours sous cette facilité, et cela jusqu'à l'angoisse. Car « stress » est bien le mot et le mal générés par notre modernité technologique : le *stress*, comme tension nerveuse d'appréhension, est à l'opposé de la fatigue venant de l'effort effectué, qu'il soit intellectuel ou physique. Déjà, comme on a été mis par contrainte dans le régime de l'instantané, ces quelques secondes qui sont à attendre à l'allumage sont, par leur vide, longues à passer. En outre, si l'accès est quasi immédiat, les conditions d'accès, quant à elles, ne cessent d'être toujours plus retorses et compliquées : mot de passe, identifiant, code de vérification... – n'y a-t-il pas là, en amont, toujours plus d'embûches à traverser ? Or il faut que je suive sans le moindre écart toutes les chicanes du dispositif, sans quoi tout s'annule et doit être recommencé ; ou tout peut aussi bien d'un coup, sans que je sache pourquoi, se paralyser. Ou bien tout simplement la case indiquée ne correspond pas à ma demande. Or, je n'ai là plus aucune initiative, tout se trouvant toujours déjà emboîté.

Raviver de l'esprit en ce monde

Bien sûr – inutile de me le répéter – je sais bien que, de cette commodité du « clic », on ne pourra plus désormais se priver. Je sais surtout qu'il faut se garder de tout « attardement », de tout attachement passif au passé, et s'ouvrir par principe à l'invention qui vient. Mais il n'en est pas moins vrai que, de par ce dispositif et son confort, s'organise – en même temps qu'une paresse – une dérégulation. Car l'attention demandée n'est pas d'intelligence, mais régie par le mécanisme : qu'est-ce que, en apprenant à « cliquer », je *désapprends* du même coup sans le mesurer ? Dans quel tunnel secrètement édifié, et dont je ne vois pas les parois, suis-je obligé chaque fois d'entrer ? Je demanderai de nouveau : qu'y reste-t-il d'une démarche possible de l'« esprit » ? On me répondra bien sûr que ce n'est là qu'une question d'habitude, de réflexes à acquérir, que la jeunesse y est tellement à l'aise désormais et que, à force, on s'y fait. Mais on « se fait » à quoi ? Mais au prix de quelle *aliénation* d'un moi-sujet ?

Au-delà de la commodité, du temps gagné par tant de démarches et de déplacements évités, on vantera l'offre illimitée. Avec le développement des réseaux, le débit ne cesse de s'accroître, la vitesse de s'accélérer, la précision d'être plus poussée et par suite le choix, en *streaming*, de se multiplier. Le stockage ne cessant d'augmenter, les propositions affluent de partout et à tout instant. *D'un clic*,

D'un clic

vous avez indéfiniment accès à la musique la plus variée, à tous les films et documentaires que vous voulez, vous suivez sur YouTube toutes les conférences qui pourraient vous intéresser... C'est là le triomphe du « culturel » : à la fois par la diversification – il y en a pour « tous les goûts » – et la gratuité. On ne dépend plus d'une programmation, comme dans la télévision d'autrefois, et chacun peut désormais y faire son marché à son gré.

Face à quoi je ne répéterai pas seulement que la pollution va croissant de concert et même augmente vertigineusement d'année en année ; ou que le système génère de lui-même une addiction à son égard : que, comme le spectacle est en continu, on ne cesse plus de regarder et que cette profusion nous rend prisonniers. De fait, il ne s'agit même pas de juger, comme c'est le cas à chaque nouveauté, si c'est là une bonne ou mauvaise invention : de mettre en regard la commodité acquise et le risque de dépendance, de faire un bilan comparatif des avantages et des inconvénients ou de mettre en regard les gains et les pertes. Mais plutôt de comprendre comment ce gain lui-même *se retourne en perte*. Comme le disent les Anglais, *too many choices is no choice* : à pouvoir indéfiniment choisir, on n'est plus en mesure de choisir. Car ou bien le choix est paramétré d'avance ou bien s'offre en premier ce qui a été le plus écouté ou regardé. Mon choix est

Raviver de l'esprit en ce monde

alors plus qu'influencé, il est induit, quantitativement pré-déterminé. Ou bien il y a tant de choix possibles que j'en suis complètement recouvert et encombré : je ne peux plus faire de comparaison et mon « choix » n'est plus concerté, il ne peut être qu'aléatoire. Car puis-je encore exercer mon jugement sur ce dont je me trouve ainsi submergé ?

3. Le terme auquel on recourt le plus volontiers, en Europe, pour parler de notre contemporain et juger de ses mutations abruptes est celui de « crise ». « Crise » à la fois focalise et dramatise : en cet instant même, tout va soudain et définitivement se « trancher », *krisis*. Chez les Grecs, « crise » dit, au théâtre, le point culminant de l'action : entre le bain de sang ou la réconciliation finale, dans quel sens va basculer l'histoire ? En médecine (Hippocrate) : la maladie, parvenue à son *acmé*, va-t-elle basculer vers un retour à la santé ou vers la mort ? Ce terme passionne, crée de lui-même une intensité, nous met dans la tension d'une imminence : quelle en sera donc l'issue ? Le terme est tragique en mettant dans l'attente d'un dénouement : il capte notre désir, suscite notre intérêt par ce qu'il fait craindre ou bien espérer. Or souvenons-nous, en regard, qu'une langue-pensée comme la chinoise en a développé, à l'inverse, une intelligence stratégique et non point pathétique : le binôme traduisant

D'un clic

« crise » en chinois, *wei-ji* (危機), en même temps qu'il reconnaît qu'il y a là une « difficulté », dit aussi qu'il faut savoir la faire muter patiemment, avec persévérance (mais ce « faire » est déjà trop actif), jusqu'à ce qu'elle s'inverse en « opportunité ». Il est vrai aussi que, en Europe, ce terme de « crise » nous rassure en secret, en même temps qu'il nous alarme, par ce qu'il laisse entendre d'un nécessaire et prochain dénouement : si l'on y est entré, on ne peut qu'en sortir – « crise » reste marqué par l'idée religieuse, jamais complètement évacuée en Europe, jamais complètement laïcisée, d'un salut. Or ce passionnel de la « crise » et son montage, en nous maintenant sous la pression du sensationnel et de l'événement, ne nous dissimuleraient-ils pas une logique plus discrète de l'Histoire, en tout cas de celle que nous sommes en train de vivre, sans peut-être nous en rendre compte ?

Il y a bien cette ouverture indéfinie des possibles que nous croyons connaître aujourd'hui grâce aux exploits du numérique, à l'offre illimitée que celui-ci procure, à l'annonce spectaculaire qui s'en fait chaque fois sur le marché. Or ne sommes-nous pas aussi en train de subir, *sous* elle, en cette génération et même de façon accélérée, ce qu'il faudrait plutôt nommer, à l'envers, une restriction ou, mieux, une « rétraction des possibles », mais d'un autre ordre ? Cependant, parce qu'elle

Raviver de l'esprit en ce monde

ne se manifeste pas en événement, sous forme de « crise », mais se distille au fil des jours, cette *rétraction des possibles* nous échappe. Sous ce que nous aimons nous figurer comme l'avènement, d'une « crise » à l'autre, d'un nouveau monde accroissant toujours ses prouesses, prodiguant par à-coups ses promesses, et dont ces crises seraient d'inévitables sursauts et soubresauts de croissance, ne sommes-nous pas en train de subir, de fait, un grand rabatement ? Par différence avec le « déclin » dont on se plaint tant, qu'on dénonce à grands cris quand on ne croit plus au Progrès, mais de façon aussi sonore et démonstrative, ce « rabatement », avouons-le, n'offre guère de prise à la déclamation. Car *rabatement* dit seulement qu'on prive alors de sa hauteur, de sa vigueur, comme on rabat un arbre : non pas qu'on taille ou qu'on élague pour concentrer la force, mais qu'on rabaisse et qu'on réduit : *rabatre* est priver de son essor. Ou l'on rabat le bétail qui s'égaille pour qu'il se range en troupeau. « Se rabattre sur » est se contenter d'un moindre ; « en rabattre » est renoncer à ses exigences... Or quel *rabatement* général, que je qualifierai de l'« esprit », vivons-nous donc aujourd'hui sans même nous en rendre compte ?

Ce qui fait que ce rabatement contemporain de l'esprit nous échappe est en effet que, à l'encontre de la logique de la *crise* qui est celle de l'événement, un

tel rabattement relève plutôt de ce que j'ai nommé, m'inspirant de la pensée chinoise, une « transformation silencieuse ». Si l'événement focalise et passionne, fait saillie dans la continuité temporelle et émerge par conséquent au regard, que c'est par suite sur lui que se braque l'attention, la *transformation silencieuse* procède, quant à elle, d'une logique inverse : parce qu'elle est globale et continue, elle ne se démarque pas, donc on ne la remarque pas et c'est pourquoi elle est « silencieuse » – on *ne l'entend pas* cheminer. À la fois elle se déploie sans bruit et on n'en parle pas : silence des deux côtés. Mais, moins on perçoit cette transformation progresser, plus son résultat ensuite éclate de façon sonore : l'« événement » qui en résulte est d'autant plus frappant dans son débouché.

Or cela est de commune expérience. Nous ne nous percevons pas vieillir parce que c'est *tout* en nous qui vieillit, qui se transforme et dans la durée, que rien donc ne s'en distingue suffisamment pour se bien repérer. Mais, quand nous tombons sur une photographie d'il y a vingt ans, soudain, brutalement, nous nous en rendons compte. Ou bien le réchauffement climatique est une transformation silencieuse à laquelle, parce qu'elle est globale et continue, nous n'avons si longtemps pas prêté d'attention. Mais maintenant qu'elle est devenue spectaculaire dans son résultat, si « sonore » dans

Raviver de l'esprit en ce monde

ses méfaits, nous en faisons finalement le grand événement de notre temps et sonnons le tocsin – *mais si tard*. Or il en va de même du *rabattement de l'esprit* que nous vivons aujourd'hui : comme il concerne *tout* de notre monde comme en nous-mêmes, procède de tant de modifications diverses et s'étend en durée, qu'il se dissout dans le quotidien en se mêlant au cours entier de nos vies, nous ne le distinguons pas et, par conséquent, ne le percevons pas. Mais, quand il aura enfin manifesté bruyamment ses effets et que nous ne pourrons pas ne pas le constater, alors ce sera trop tard. Ou peut-être n'aurons-nous même plus alors la capacité de l'analyser, nous y étant à ce point habitués, et n'en ferons-nous plus qu'un « état de fait ». Un *état de fait*, c'est-à-dire ce qui fait partie désormais de la réalité, dont nous ne nous étonnons plus, dont nous ne songeons même plus à nous étonner, tellement nous en sommes habitués, nous y sommes définitivement soumis et « pliés ».

Ou plutôt ce *résultat sonore*, quant à la « vie de l'esprit », n'aurait-il pas commencé déjà de s'imposer ? Si par mégarde on ouvre encore, un soir, un poste de télévision, on mesure d'un coup, avec effroi, un tel *rabattement*. On est stupéfait soudain de ce qui s'étale sur l'écran de vulgarité généralisée, à la fois de faux pathétique et d'ineptie de la pensée : entre le tout positif de la réclame publicitaire

Table des matières

I.	D'un clic.....	7
II.	L'adieu au Livre	31
III.	La perte de la présence.....	55
IV.	L'étau de la coïncidence.....	85
V.	Sujet inerte / sujet alerte.....	113
VI.	Fin de la philosophie ?.....	151
VII.	« De l'esprit », concept de combat	187